

Pigeon vole

Philippe Sollers

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

Philippe Sollers,
Un vrai roman.
Mémoires, Plon,
Paris 2007, 352 p.

Décidément l'idée d'écrire des *Mémoires* n'est pas passée de mode. (Les romanciers avaient pourtant dans les années '60 cessé d'écrire des histoires comme au temps de Balzac, disaient-ils, remis à la mode et avec quel génie par Simenon.) Aujourd'hui, même les starlettes, les lolitas, les stars du porno écrivent les leurs à quinze ans.

On eût pu croire qu'un être qui se veut aussi singulier, aussi « a-typique » (langue de journaliste) que Philippe Sollers se fût piqué d'échapper à cet exercice, à cette faiblesse. Il n'en est rien. Sollers nous donne les siens qui ne sont rien d'autre que des reprises de fond de tiroir, un compendium de ce qu'il nous a déjà plus ou moins servi dans ses autres bouquins, dans le style télégraphique, haché qui est sa marque de fabrique.

Ah ! certes, on n'est pas là chez Chateaubriand. La période à la Bossuet, c'est fini, c'était bon pour le Bon Dieu et la brebis que le pasteur tentait par des effets de style oratoire de ramener au bercail. Il y a de pires moyens pour s'y prendre. Ici, c'est le ping-pong question-réponse de l'interview, le genre de communication à la mode, qui pour le coup n'a plus rien de littéraire.

On est pressé d'aller. Où ? De faire le tour de sa petite personne et du monde des idées ? Mise au point. Livre-bilan. Livre bâclé, écrit à la diable comme tout ce que fait Philippe Sollers, ce qui pourrait être sympathique s'il écrivait à la diable comme Saint-Simon. Mais Sollers

n'est pas Saint-Simon, et sa légèreté n'est pas non plus celle de Rivarol, ce voluptueux intellectuel qui se contentait de s'enivrer du plaisir qu'il donnait aux autres, et qu'il donnait sur place, à l'instant même, avec l'idée, l'image, la parole, le geste, le regard, la voix, jouissant de son esprit comme une femme de sa beauté !

Non, Sollers n'est pas Rivarol et pas davantage Oscar Wilde. Qu'est-il donc ? Un dandy baudelairien, amer et spleenétique, torturé et misanthrope qui chante le péché et le remords ? (Entre Sollers et le péché, il y a des océans !) Un archange déchu à la Vigny qui se souvient du paradis perdu et qui lève son poing au ciel de rage d'en avoir été chassé ? (Aucune colère chez Sollers, tout juste un peu d'impatience ou d'agacement). Un mousquetaire chouan à la Barbey d'Aurevilly ? Un prophète râleur à la Bloy ? Un chien de garde du pape arc-bouté sur le dogme à la Veillot ? Un Gaulois vaticinant comme Céline ? Un honnête homme à la manière XVII^e siècle, écumant de rage devant la méchanceté et la sottise humaines et disant leur fait à ses compatriotes et ses contemporains ? Rien de tout cela.

Serait-ce par hasard un libertin dans le style du XVIII^e siècle ? C'est sans doute ce qui lui ressemble le plus ou du moins est-ce l'image qu'il aimerait donner de lui. Mais hélas ! pour lui comme pour nous, nous ne sommes plus au temps de Ligne, de Casanova et du cardinal de

Bernis, et la littérature a cessé d'être une conversation brillante ou un échange de lettres entre personnes d'esprit et de qualité. Elle est sortie des salons des précieuses et de la chambre de liège de Proust, du cabinet de travail de Paul Bourget et de Charles Du Bos, et elle est descendue dans la rue où elle s'est dissoute dans la foule, micro à la main et caméra sur l'épaule. Ou est-ce la rue qui, via les écrans et l'audiovisuel, est montée dans la chambre à coucher ? Est-elle alors encore littérature ? Et puis, un libertin de la grande époque faisait son jeu dans le pari de Pascal. Au jeu de l'amour, les amants misaient leur salut éternel.

Léger

Rien de tel dans le libertinage à la Sollers, qui n'est qu'une resucée de celui d'Aragon.¹ Le libertin qui n'a pas la bravoure de sa légèreté, de même que celui qui n'a pas la grandeur d'âme de son irrespect sont aisément vils. Sans grandeur d'âme, l'irrespect n'aboutit qu'à la friponnerie. Et qu'est-ce à dire que de parler d'irrespect dans une société sans mœurs où un enfant de dix ans répond à ses parents et à ses maîtres ? Dans une société qui a mis par terre toutes les valeurs héritées du passé et qui a substitué à la morale ce qu'elle appelle la psychologie !

Les hommes sont lourds, disait Céline. Sollers est léger. Sollers est-il un homme ? Est-il même un écrivain ? Philippe Sollers est léger dans les deux sens du mot. Dans le sens flatteur que Nietzsche identifiait à l'esprit français et qu'il opposait à la lourdeur allemande, mais aussi

dans le sens où l'on dit d'un homme qui ne fait pas le poids, qu'il est vide de substance. Dans son éternel papillotement, dans son constant zapping et son *surfing* littéraire, dans son survol de toutes choses, Philippe Sollers est bien un homme de ce temps où l'information a remplacé la connaissance.

Ne pas être moderne ou d'avant-garde, ne pas être à l'avant-garde de toutes les avant-gardes dans ce pays, la France, qui s'est toujours voulue à l'avant-garde de toutes les avant-gardes, Sollers n'a pas eu ce courage ni cette audace. Il a suivi beaucoup de modes, et même s'il en a précédé quelques-unes, comme ce n'était que des modes, les précéder, c'était encore les suivre !

Prendre le contre-pied, ne pas se trouver là où l'on vous cherche (encore faut-il qu'on ait l'idée ou l'envie d'aller vous chercher !) cela n'engage pas à grand-chose dans le monde du laisser-faire et du laisser-dire où l'individu a tous les droits, excepté celui de contester la vulgate ambiante du « politiquement correct ». L'orthodoxie est désormais politique et non plus religieuse comme dans le temps.

Le courage et le refus de Pasolini devant la société de consommation, Sollers ne les a pas eus. Ni sa douleur ni sa colère. Il s'est amusé de tout, il a joué avec tout (mais est-ce à la manière du temps qui selon Héraclite joue avec les êtres comme un joueur avec des pions sur un échiquier ?) et tant mieux pour lui s'il a pris du plaisir à son jeu. Mais il n'est pas de la race dont on fait les martyrs.

On aime bien en France les frondeurs, et la fronde de Sollers, sa guerre du goût comme il l'appelle, ne dérange personne. Sollers n'a jamais prononcé de paroles irréparables, irrattrapables, impardonnables pour la société, comme Céline, dont il se réclame si souvent, l'avait fait

1 • Voir Gérard Joulé, « Aragon, magicien ou fri-meur ? », in *choisir* n° 579, pp. 34-37. (n.d.l.r.)

en son temps. Alors il amuse comme les autres amuseurs. Tout en sachant très bien que l'homme de lettres dans la société médiatique ne fait plus le poids à côté des autres bateleurs.

Il pose à l'opposant, mais il n'a pas véritablement le goût, aristocratique ou non, de déplaire. S'il déplaisait, plus personne ne ferait semblant de s'intéresser à lui et il n'existerait plus. Baudelaire, lui, s'opposait carrément à son siècle qu'il vomissait et le disait. A quoi Sollers s'oppose-t-il ? Qu'est-ce qu'il vomit ? Que défend-il ? Qu'attaque-t-il ? La lourdeur ? C'est un peu léger.

Tiède mélasse

Est-il poète ? Non. Romancier ? Non. Philosophe ? Non plus. Essayiste ? Qu'est-ce à dire ? A quoi s'essaie-t-il ? S'occupe-t-il de littérature, de philosophie et de théologie avec un sérieux de puritain comme Borges le faisait ? Ou Larbaud. Se tient-il, par exemple, à la frontière de

Philippe Sollers



tous ces genres comme Du Bos ? Encore faut-il qu'il y ait des genres, et des genres reconnus, ce qui implique des frontières, franchissables peut-être mais qui n'en demeurent pas moins des frontières ! Je ne vois en vérité pour le définir qu'un mot : journaliste. Car il faut bien définir les gens et les choses. Parler, penser, écrire, ce n'est pas autre chose. Et une définition par essence délimite. Un homme n'est pas une femme, une table n'est pas un lit. Ces notions aussi élémentaires, l'esprit moderne se pique de les envoyer promener, et une langue qui ne nomme et ne désigne plus, c'est de la bouillie.

Qu'est-ce que Sollers défend, qu'est-ce qu'il attaque ? Il se dit inclassable, il se veut insituable. Mais les écrivains d'autrefois dont il aime à battre le rappel étaient eux parfaitement situables et tenaient précisément à ce qu'on les situât. Un Hugo, un Taine, un Pascal, un Michel, un Zola avaient des positions très fermes et très bien définies. On savait sur qui et sur quoi ils tiraient. On savait sous quel pavillon ils navigueraient, pour quelle cause ils se battaient.

Sollers cite souvent Voltaire pour lequel il semble nourrir une sincère admiration. Mais Voltaire avait un ennemi ! Dieu, du moins le dieu d'Abraham et de Pascal. « Ecraser l'Infâme », comme il disait, n'était pas une mince affaire. L'Eglise tenait encore debout en ce temps-là et la France, malgré les philosophes, demeurait une monarchie chrétienne. Quel est l'ennemi de Sollers, quel est son infâme ? Emilio Corti disait : ce dont nous avons le plus besoin aujourd'hui, c'est de maîtres sérieux. De ce point de vue, on ne saurait considérer Sollers comme un maître et encore moins comme un maître sérieux. Pas même un petit maître ? Un petit maître, un duelliste, un pamphlétaire, un polémiste ? En tout cas pas comme le XIX^e siècle et la première

moitié du XX^e siècle en produisirent tant en France. Ce serait plutôt un adepte des chemins de velours, d'une sorte de caustique homéopathique taoïste, si l'on tient à ce mot qui fait si bien dans le paysage depuis que le christianisme a foutu le camp !

Comme il connaît beaucoup de monde dans le milieu littéraire parisien, il dit, ce qui est inévitablement fade, des gentillesses de ce beau monde. Idem pour les auteurs du temps passé, qu'il traite de pair à compagnon, et que, pour un peu, il prendrait par le bras, donnant par exemple le gauche à Sade et le droit à Loyola.

Ce rapprochement, ce côtoiement n'ont rien de gênant en soi, car on peut très bien mettre dans son panthéon personnel Luther et Loyola, à condition de ne pas oublier que c'est en nous que ces deux fameux bretteurs se livrent une guerre impitoyable. Or aucun écho ne nous parvient de cette bataille que se livreraient ces deux champions dans l'âme de Philippe Sollers.

La littérature, il la flatte de la main comme on flatte l'encolure ou la croupe d'une jument. Je doute qu'il la cravache quand le besoin s'en fait sentir. C'est un cœur sensible, un bel esprit, une belle âme.

Ses idées politiques, religieuses ? Plus croyant qu'athée, s'il faut l'en croire. Un zeste de ceci, un zeste de cela. Être athée, cela demande de la force d'âme et d'esprit. Quant au christianisme, il est si facile de le « sentimentaliser », et pourvu qu'il reste bien enfoui dans la sphère privée et qu'il ne se fasse plus entendre sur la place publique, on vous le pardonnera.

Philippe Sollers s'accommode du monde dans lequel il vit. Sans doute le voudrait-il un peu moins lourd, un peu moins empêtré dans ses problèmes (le psy, le kiné, le fitness) et ses complexes (c'est ainsi,

je crois, qu'on dit). Peut-être en viendrait-il à souhaiter qu'un jour ses contemporains quittassent le divan du psy pour la guérite du confesseur... Et si ce souhait était entré dans son esprit, ce serait sans doute à mettre à son crédit.

Un bateleur haut de gamme

Dans une société de bateleurs et de guignols - que Sollers stigmatise quand il parle par exemple d'un Guy Debord et de quelques autres corsaires rebelles, comme le fut notamment le regretté Dominique de Roux - Sollers fait figure de super guignol, de bateleur qui a un peu plus de lecture et un peu moins d'audience que ceux qui montrent le bout de leur nez à la télé. Un bateleur haut de gamme qui n'aurait même plus le souci d'amener la littérature au peuple, puisqu'il n'y a plus de littérature et plus de peuple. Rien qu'un public !

Ses *Mémoires* ? Un bottin philosophico-littéraire classé par thèmes. Rien de chronologique. Sollers pourtant se souvient du passé. Il a une mémoire. Et une mémoire aujourd'hui, c'est presque une âme. Il se rappelle que les choses n'ont pas toujours été ce qu'elles sont devenues, que des gens comme Tacite et Saint-Simon ont existé, qu'ils ont foulé la terre et vu leur ombre projetée sur le sol. Ce n'est pas tout à fait rien.

Et peut-être que de ce survol, certains lecteurs tireront profit et nourriture. Les voies de l'esprit sont imprévisibles.

G. J.